

Le Figuier

ou

le Dialogue ininterrompu

par Jean MICHEL

Les observations étranges consignées ici, chronologiquement et minutieusement, révèlent une succession de faits qui, d'insignifiants, voire d'anodins, au départ, ont fini par jouer dans la vie de l'auteur un rôle essentiel, partant existentiel.

J'allais rendre visite à un ami malade.

Il était dentiste et avait été brusquement hospitalisé, souffrant de douleurs qui ne disent pas un nom, mais qui donnent à penser qu'il vaut mieux s'en occuper tout de suite.

Comme j'arrivais à la chambre 307, troisième étage, médecine homme, ayant parcouru un long couloir silencieux, je m'aperçus que la petite lampe témoin appliquée au-dessus de la porte d'entrée où Médéric, mon ami, était alité, était rouge. Ce signal m'avertissait qu'on soignait le patient. Il était donc non seulement inconvenant, mais défendu de pénétrer dans la pièce. Je me repliai donc vers la salle d'attente.

Enfoncé maintenant dans un fauteuil club en cuir brun, avachi par un usage fréquent et profond comme une baignoire, depuis le temps qu'on s'y asseyait, j'attendis.

Le soleil entraîment timidement dans la pièce par une grande baie. Il saupoudrait quelques plantes disposées négligemment ici et là. Savant désordre conçu par une sœur garde-malade ? Ces vieilles amoureuses ont-elles le temps de penser ?

Il faisait clair et doux.

Dans un coin, en face de moi, un peu à gauche, au delà d'une petite table basse sur laquelle gisaient des revues périmées dont les pages écornées et salies, contre tout souci d'hygiène, attestaient le long temps de leur présence et la fréquence de leur lecture, patientait une dame. Pas d'âge. Elle était de ces êtres insipides et médiocres qui se fondent dans la multitude des anonymes. Cheveux rares, blonds, un peu bouclés. Son large fessier, trop grand pour elle, débordait de sa chaise. Son front lourd et son regard creux lui faisaient un air borné. Petit à petit s'imposa à mon esprit l'idée que la personne pouvait être employée de musée. J'avais connu, en effet, ce genre de fonctionnaire féminin. Il est de deux ordres : il y a celles qui savent, qui pensent et qui sont tout à votre service. Ce sont les érudites aimables, conviviales, qui prennent plaisir à vous renseigner, à vous guider et à vous dévoiler les mystères des lieux et des objets dont elles ont la garde, ce sont des personnes attentionnées. Et puis il y a les ignorantes. Celles-là sont dangereuses. Ce qu'elles ne savent pas n'existe pas. Elles noient leur ignorance dans la froideur de leurs rapports avec les visiteurs. Albertine me paraissait appartenir à cette deuxième catégorie. Albertine était le nom que j'avais accordé en pensée à la dame, pour faciliter un rapport purement platonique Albertine Jocard.

La pièce était silencieuse. Ma seule respiration concurrençait celle du succube d'en face, sinon quelques soupirs, par moment, lors des changements de position, lorsqu'elle ou moi, jamais les deux en même temps, sinon par hasard, nous décroisions les jambes pour les recroiser autrement, rompaient la quiétude de la salle.

Soudain, alors que je lisais avec assiduité *Lettre ouverte à une Arrogante*, j'entendis chuchoter à mon oreille. Je levai les yeux en pensant que mon zombie de musée, las d'attendre, en était venu à bredouiller d'impatience. Grand fut mon étonnement. Albertine n'avait pas bougé ; ses lèvres non plus, j'en pourrais jurer. Étais-je victime d'une

hallucination ? Certes, entendre des voix n'était pas nouveau et l'idée me vint d'une autre Albertine. Cependant, je refusai immédiatement l'hypothèse d'avoir été choisi comme confident par tel être invisible. Ma surprise fut donc plus aiguë encore et glissa sans que je m'en fusse aperçu raisonnablement vers un besoin pressant d'élucider ce brusque mystère. J'en dus même pâlir, car Albertine se mit à me dévisager sans retenue, au point de me mettre mal à l'aise. Elle m'épiait littéralement. Sa tête ne bougeait pas, mais ses yeux perquisitionnaient. Nos regards se croisèrent. Elle me parut encore plus bougonne et plus antipathique que lors de mon entrée dans la pièce. Elle n'avait alors, en effet, pas daigné me voir et s'était dispensée ainsi de me saluer, comme le veut l'élémentaire bienséance. C'est d'ailleurs ce manque évident de savoir-vivre qui m'avait imposé le prénom et la profession de la créature. A vivre constamment au milieu d'objets étiquetés protégés par des vitrines, à ne les vouloir pas animer au contact des visiteurs, le rapport naturel qu'entretiennent les vivants entre eux s'étiole avant de disparaître complètement. L'individu se dessèche, sombre dans l'hypocondrie et la misanthropie. Le musée provincial est le lieu privilégié des déplacements réduits, en patins, sur le parquet bien ciré, de la table bureau à l'objet catalogué. Quand je pense, aujourd'hui encore, après vingt ans, à l'étrange situation où je me trouvais alors, je me prends à sourire.

— C'est fini ! On vous attend.

La porte de la salle d'attente s'était ouverte ; une vieille sœur moustachue nous avertissait que les soins avaient été donnés aux malades. Ils étaient donc prêts à nous recevoir.

Ma visite ne devait pas durer longtemps. Médéric, mon ami, avait subi une profonde auscultation. Il s'agissait de ne pas le fatiguer par une présence prolongée. Après quelques banalités :

— Comment vas-tu ?

— Comme tu me vois, ... merci !

... je quittai le patient, lui promettant de revenir bientôt.

Le temps s'était gâté. Il avait beaucoup plu. L'air s'était refroidi. Plusieurs ruisseaux avaient grossi et quelques rivières avaient débordé. Je n'avais aucune envie de quitter mes charentaises. Ma femme uniquement descendait en ville faire ses courses et boire son expresso avec ses amies au **PEPIN**.

Après quelques jours, les nuages se sont déchirés, puis dissipés au point de nous rendre notre horizon habituel. La crête du Lomont réapparut. Avec le soleil revint aussi l'envie de sortir au grand air.

Je pris donc, ce matin-là, le chemin pentu qui de chez moi grimpe vers l'hôpital en longeant, sur sa fin, l'orée d'un hallier touffu. Une agréable odeur d'humidité forestière vous taquinait la narine, laissant présager le printemps proche.

Sans m'en être aperçu, je me trouvai brusquement devant l'hôpital. A droite de l'entrée s'élevait un misérable kiosque en béton. J'y achetai un journal régional. La lecture de ces quotidiens me réjouit toujours, attendu l'intelligence, la subtilité, la qualité d'écriture et la délicate objectivité des pigistes. L'heure m'incitait à croire que Médéric, l'ami malade, n'avait pas encore reçu tel courrier qu'il serait heureux, terminée notre rencontre, de balayer d'un coup d'œil.

Je me dirigeai vers l'entrée du bâtiment. J'en étais proche, lorsque les portes coulissantes automatiques se mirent à glisser, laissant sortir un garçon, saute-ruisseau journalier ou livreur. Son uniforme clair tranchait sur le fond vert et bleu d'une mosaïque triste, dont les édiles avaient confié le projet et l'exécution à un artiste du cru.

Le seuil franchi et le hall passé, je me souvins soudainement de l'étrange chuchotement que j'avais perçu lors de ma première visite et, plutôt que de me rendre sans détour vers mon ami, chambre 307, je pénétrai dans la salle d'attente, résolu à n'y rester qu'un bref moment, histoire de vérifier si j'avais été victime d'une hallucination. J'étais sceptique, incrédule, pourtant un peu inquiet. Le hasard voulut, était-ce vraiment le hasard ? je me le demande après bien des années, mettons donc le hasard à défaut d'autre chose, voulut que le siège que j'avais occupé quelque temps auparavant était vide. Je m'y dirigeai tout en bredouillant, car je suis toujours embarrassé dans ces cas-là, un salut à la ronde. Je me trouvai alors dans la position qui m'avait valu de percevoir le curieux murmure naguère.

Il n'y avait pas grand monde, en ce moment, dans la salle : deux paysannes échangeaient des propos ordinaires sur le temps et l'avancement des travaux champêtres ; un vieux monsieur, bien mis, somnolait en attendant qu'on l'appelle. J'en étais là de mes observations ; déjà je ne me souvenais plus de la raison qui m'avait conduit ici plutôt qu'ailleurs, au chevet de mon ami. J'allais partir quand je sentis sur mes cheveux et dans mon cou comme une caresse, comme un souffle léger. Je passai machinalement ma main sur ma tête, sur mon col. Etrange ! L'explication du phénomène fut cependant instantanée. Aucune hésitation n'était possible. Une feuille de la plante d'appartement était cause de mon alarme. En effet, un très beau *Ficus carica mediterranea*, j'estimai à la forme des feuilles que c'en était un, s'élevait, en pot, à proximité de mon fauteuil. Comme l'arbuste se trouvait entre la baie, d'où venait la lumière, et mon siège, j'imaginai que le rayon solaire matutinal agissant sur la plante avait provoqué cet effet naturel. Une des feuilles, attirée par le jour nouveau et la chaleur, s'était sans doute penchée vers la fenêtre, comme il advient de toute plante en ces circonstances, et son déplacement infinitésimal avait produit l'effleurement que je viens d'évoquer. Voilà !

Pourtant, ma raison vite satisfaite par cette explication évidente, trop évidente peut-être, ma raison bientôt se montra rétive, voire récalcitrante. Ce refus de prendre pour bon argent ce qui paraissait clair fut renforcé par un nouvel effet sensible cette fois non point à ma chevelure, mais à mon ouïe : comme une plainte fragile, comme un geignement d'enfant nouveau-né, à peine perceptible. Réalité ou fruit de mon imagination prête à tout ?

J'en étais là de mes pensées quand la porte s'ouvrit et qu'on vint chercher le vieux monsieur somnolant. Le charme déchiré, je me retrouvai rapidement sur pieds et quittai promptement la salle d'attente où je n'avais que faire.

Chambre 307, mon ami me reçut. Me reconnut-il ? Je ne sais pas. Notre ébauche de conversation à bâtons rompus ne dura pas. Je pensai que la fatigue – Médéric avait subi de nouvelles interventions la veille –, avait affaibli le patient. L'élémentaire sagesse m'inspirait d'écourter la visite. La brièveté de mon passage, bien que parfaitement justifiée, m'était tout à la fois pénible et, oserai-je le dire, agréable. Pénible, attristante, douloureuse même à cause du cruel état dans lequel j'avais trouvé Médéric ; agréable, car cet état précisément légitimait un prochain retour à l'hôpital. Chose difficile à exprimer, le côté plaisant de l'affaire venait de ce que je ferais un détour par la salle d'attente avant que de me rendre dans la chambre du patient. Ainsi, et j'en éprouvais une espèce de honte, passagère hélas, les raisons même de mes visites se modifiaient : ce n'était plus le malade qui les suscitait, mais ce je ne sais quoi de mystérieux et d'incompréhensible, dont la salle d'attente était l'aveugle témoin. Les caresses et le geignement tourmentaient ma raison, m'enjôlaient, me gagnaient et me séduisaient au point d'ébranler mes convictions positivistes.

Je rentrais chez moi assez excité pour que mon épouse s'en aperçoive. Comme elle m'en faisait la remarque, je m'énervai légèrement. Puis je me mis à table, expliquant avec force détails les phénomènes dont j'étais l'involontaire médium.

Médéric mourut peu de temps après mon dernier passage. La nouvelle de son décès me parvint brutalement, un matin, par le canal du quotidien local. Dire ce que je ressentis à ce moment-là serait vain, sinon que le faire-part conduisit mes pensées à l'hôpital, plus précisément à la salle d'attente. Je ne verrais plus cette pièce. Partant, je ne verrais plus mon *Ficus*.

Le corps de Médéric reposait à la morgue de l'hôpital. Un article nécrologique brossé par quelque confrère et paru dans la presse locale en avertissait le lecteur. L'information, osé-je le dire, me créa une espèce de satisfaction. Comme j'irais déposer une gerbe sur le cercueil, je remonterais par la même occasion à l'hôpital et je sentais, par avance, que je n'éviterais pas à aller éprouver mes singulières observations à la salle d'attente.

Armé d'un important bouquet, je me rendis le lendemain à la salle mortuaire, où je déposai mes fleurs porteuses d'un bref message de sympathie rédigé le matin même à l'adresse de l'épouse.

Après un moment de silence et de recueillement, debout dans la froideur mortelle de la pièce, j'avais quitté les lieux, maudissant la Parque fatale, Dieu et tous les saints du paradis d'avoir enlevé à l'affection des siens un mari, un père, un ami. Pris quasiment de vertige, j'étais sorti et l'air frais me fut bien précieux. J'avais besoin de m'asseoir une minute pour retrouver le fil de mes idées. Instinctivement, je me dirigeai vers la salle d'attente et, sans chercher tel fauteuil qui eût pu me recevoir, je me trouvai installé dans celui qui m'avait accueilli deux fois déjà. J'y restai prostré, abattu. Ce qui est sûr, c'est que je fus rappelé à la réalité par une caresse, par un souffle léger dans mes cheveux. Je levai les yeux : personne dans la pièce. Seul le grand *Ficus* végétait à son emplacement. Un deuxième souffle, puis un troisième, tel le plus exquis effleurement de la plus douce des mains ou la plus fragile des bouches à la margelle du baiser me firent tourner la tête. Le *Ficus*, dont je puis jurer qu'il se tenait bien droit à mon arrivée, était maintenant incliné vers moi. Ses feuilles, par un déplacement infinitésimal que seul mon œil était de nature à percevoir, se balançaient et frôlaient mes rares cheveux.

Comme à l'accoutumée, j'allais attribuer ce phénomène à la lumière lorsque, j'en suis encore tout remué, j'entendis un susurrement, un soupir. Une voix chuchotait. Je jure sur la tête de mes amis les plus chers qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans la pièce. La voix égrenait des mots incompréhensibles d'abord, puis de plus en plus perceptibles au fur et à mesure que j'exerçais mon attention, enfin audibles et délicieusement tristes.

— Emportez-moi d'ici ! Je me meurs...

Tout mon corps frissonna. J'en eus la chair de poule. Je bondis hors de la salle et rentra précipitamment chez moi. Ma femme se rendit compte immédiatement de mon état inhabituel de fébrilité et de nervosité. Elle l'attribua naturellement à la mort de mon ami.

La nuit suivante fut terriblement agitée, entrecoupée d'horribles cauchemars peuplés de plantes dont les tiges s'agrippaient à mon corps comme des lierres dévoreurs. Les feuilles démesurées se refermaient sur moi, m'enrobant, me comprimant jusqu'à entraver ma respiration. J'étais un insecte tombé dans l'urne membraneuse d'un népenthès et je m'y diluais. Je me réveillai haletant, le cœur battant jusque dans mes oreilles et dans toute ma tête. Mon épouse, tirée de son sommeil par mes remuements incessants, tenta de me calmer par des paroles et des gestes apaisants. Elle comprenait mon désarroi. Cependant, je savais qu'elle se trompait sur son origine. Je n'osai, bien sûr, lui révéler le contenu de mes rêves de peur de passer pour ridicule. A plusieurs reprises, je quittai le lit en transpiration et je me précipitai vers la salle de bains, où le recours à une douche tempérait passagèrement mon excitation.

L'enterrement eut lieu trois jours plus tard. Il fut d'une indicible tristesse. Le défunt était jeune. La cinquantaine à peine. Sa veuve et ses enfants, un garçon et deux filles, avaient les yeux secs d'avoir trop pleuré.

Les jours qui suivirent l'inhumation furent moroses. Je m'étais installé dans un désœuvrement coupable. Ma femme se rendait bien compte que je faisais des efforts pour peu de résultat. Cependant, aimante et attentive, elle mettait sur la mort récente, brutale et injuste, mon état. Elle me voyait à ce point brisé qu'elle ne cherchait pas à me faire telle remarque qui eût pu me crispier ou m'énervier.

Néanmoins, au fil des jours, ma santé s'altéra : il fallait que je me soigne. J'allai à la pharmacie où l'on me recommanda quelque fortifiant. Après huit jours : aucun signe positif, partant, aucun résultat ! Je pris rendez-vous chez mon médecin. L'analyse de la Faculté révéla une faiblesse généralisée qu'il fallait combattre efficacement. Comme les produits d'Homais semblaient correspondre à ceux que préconisait mon Esculape, ce dernier ne fit que doubler la dose.

Dès le début du traitement, tout sembla aller mieux. J'avais l'impression de sortir d'un mauvais rêve et de reprendre progressivement plaisir à la vie. J'eus même contentement à accomplir les menus travaux quotidiens imposés à tout propriétaire qui renonce à recourir à l'homme de métier pour une simple bagatelle. Cette montée vers la lumière ne fut qu'apparente ; elle ne dura pas. Il me fallut constater que les efforts du mire et de sa médication, comme celle de l'apothicaire, étaient vains. Je glissais par degrés vers la mélancolie et mon humeur cacochyme faisait peu à peu le vide autour de moi. Cette dégradation, dont je me rendais compte, m'énervait. Je fus bientôt invivable, abandonné de tous. Ma femme devint ma plus proche victime, malheureuse comme les pierres. A sa douceur, à ses prévenances, je répondais par des brusqueries auxquelles ni elle ni moi n'étions habitués.

Des personnes bien intentionnées, toujours nombreuses dans ces cas-là et toutes animées des meilleurs sentiments, nous signalèrent l'existence de spécialistes, de tout un éventail de faiseurs de miracles, du professeur le plus fameux au rebouteux le plus humble, du neurologue averti au guérisseur thaumaturge, en passant par les psychiatres, les psychologues et les étioopathes les moins dangereux. Je passai ainsi du médicament sophistiqué à des tisanes aromatiques de menthe, de camomille, de tilleul, de verveine, à des infusions de karkandji du Tchad et des décoctions d'érable ou de noyer. Je m'attendis bientôt à ce qu'on me conseillât quelques grains d'ellébore, attendu le sujet fort intéressant que je représentais et qui s'offrait à l'exercice pratique de l'armée des mages.

Mon estomac et mes intestins furent soumis à de rudes épreuves. Heureusement, j'avais probablement hérité du système digestif de mon père, auquel le médecin de famille avait dit un jour qu'il digérerait des clous.

Pendant ce régime alimentaire particulier, j'avais oublié mon *Ficus carica mediterranea* de la salle d'attente de l'hôpital. Il avait émigré de mon univers. Insensiblement, l'idée même de son existence s'était amenuisée et finalement volatilisée. Il n'en restait rien.

Le hasard ? Ma femme m'avait prié de passer chez le fleuriste. Elle y avait réservé un bouquet destiné à des amis. C'est là que je remarquai, dressé en pot au milieu d'autres plantes, un magnifique figuier. Du coup, le souvenir du *Ficus* de l'hôpital surgit dans mon esprit.

Rentré chez moi, je prétextai un oubli en ville pour m'absenter une demi-heure. Je bondis, le terme n'est pas exagéré, vers l'établissement hospitalier et, plus précisément, vers la salle d'attente. Mon cœur battait à un rythme que n'importe quel praticien, même marron, aurait taxé de tachycardie, lorsque j'ouvris la porte. Le silence du lieu interrompu brusquement par mon irruption intempestive se peupla de craquements significatifs et de grincements osseux. Les patients et les visiteurs tirés de leur somnolence se redressaient, s'étiraient, changeaient de position.

Stupéfaction ! Le *Ficus* avait disparu. L'avait-on changé de lieu, mis à une autre place ? Une sœur garde-malade, à laquelle je m'adressai, me répondit :

— Nous l'avons jeté il y a quelque temps. Malgré nos soins et ceux de nos jardiniers, nous n'avons pu le sauver. Nous avons essayé maintes fois de le déplacer pour lui trouver un endroit plus favorable que celui qu'il occupait. Le pauvre *Ficus* s'est étiolé ; il a perdu toutes ses feuilles, l'une après l'autre, et fini par sécher. Triste fin ! Il ne nous restait plus qu'à nous débarrasser de ce squelette. Nos jardiniers l'ont emporté et l'ont haché menu pour en faire du compost.

Je rentrai chez moi habité par d'étranges sentiments. Allais-je à nouveau connaître les affres de l'obsession et les ennuis de santé ? Je n'y tenais absolument pas. Je m'efforçai à la raison, partant au calme.

Un herboriste, nouveau mire dans la panoplie de mes thérapeutes, avait acquis toute ma confiance. A côté de sa compétence à distinguer les plantes médicinales et à en exploiter les vertus guérisseuses, l'homme avait une présence extraordinaire et son regard me fascinait. Il émanait de ses yeux un magnétisme indicible qui enveloppait et embrasait.

Dès mon arrivée dans son officine, l'habile homme avait saisi mon état d'énervement. Il m'avait donc parlé gentiment, longuement, sagement, mêlant volontairement à son sabir des mots parfaitement associés à des expressions mystérieuses, soulignées ou portées par des torsions buccales et des roulements d'yeux inquiétants. Après un long monologue, durant l'énoncé duquel j'avais eu le temps de reprendre mon calme, l'homme me regarda, me fixa, énigmatique, jusqu'au fin fond de mes orbites, disant d'une voix douce et légère, caressante, à peine audible, fragile comme un souffle :

— Prenez donc chaque soir, avant de vous endormir, une cuillerée d'essence de *Ficus*.

Jean MICHEL

PETIT GLOSSAIRE

Succube : un succube est un personnage de légende. C'est un démon qui prend la forme d'une femme pour séduire un homme durant son sommeil et ses rêves.

Hypocondrie : Syndrome caractérisé par une inquiétude excessive d'être atteint d'une maladie grave pourtant non diagnostiquée.

Misanthropie : La misanthropie ou anthropophobie est le fait de détester ou mépriser le genre humain dans son ensemble, sans aucune distinction de sexe, d'ethnie, de religion ou de nationalité. La misanthropie s'oppose à la philanthropie.

Saute-ruisseau : *Le saute-ruisseau est généralement (...) un garçon de treize à quatorze ans, qui dans toutes les études se trouve sous la domination spéciale du principal clerc, dont les commissions et les billets doux l'occupent tout en allant porter des exploits chez les huissiers et les placets au palais* (BALZAC, *Chabert*, 1832, p. 6)

Parque fatale : Les Parques (du latin *Parcae*, provenant des mots *parco*, *parcere*, « épargner ») sont, dans la religion romaine ou la mythologie romaine, les divinités maîtresses de la destinée humaine, de la naissance à la mort. Elles sont généralement représentées comme des fileuses mesurant la vie des hommes et tranchant le destin. Selon l'écrivain Jacques Lacarrière, elles sont le symbole de l'évolution de l'univers, du changement nécessaire qui commande aux rythmes de la vie et qui impose l'existence et la fatalité de la mort.

Népenthès : Le genre *Nepenthes* regroupe des espèces de plantes carnivores à pièges passifs de la famille des Népenthacées. Ce sont des plantes de climat tropical humide qui complètent leurs apports nutritifs en piégeant les insectes dans des dispositifs en forme d'urne emplis d'un liquide dans lequel ils se noient.

Homais : Monsieur Homais est un personnage de fiction créé par Gustave Flaubert dans son roman *Madame Bovary*, paru en 1857. Homais vit à Yonville, en Normandie. Apothicaire de son état, ou plutôt « pharmacien » comme il l'indique en lettres d'or à la devanture de son officine, Homais joue un rôle négatif auprès d'Emma Bovary et des autres personnages, mais surtout il se caractérise par sa vanité sociale et ses prétentions scientifiques qui font de lui un archétype étudié par les spécialistes de la littérature.

Esculape : Dans la mythologie romaine, Esculape est le dieu de la médecine.

Cacochyme : D'une constitution faible, d'une santé déficiente.

malheureuse comme les pierres : Les pierres sont supposées être des objets inanimés, donc dépourvus d'âme et de sentiments. Comment pourraient-elles être malheureuses ? Ce n'est bien sûr que pour une simple raison d'anthropomorphisme : on leur prête ici les mêmes sentiments qu'aux êtres humains. Car, imaginez-vous, pierre parmi d'autres, enfoncée à demeure dans la terre d'un chemin au revêtement duquel vous participez. Imaginez-vous régulièrement piétinée par les passants. Imaginez votre 'visage' écrasé par le fer d'un sabot d'un des chevaux qui tirent une diligence dont une roue cerclée de fer vient achever de vous meurtrir la face (car l'expression remonte au XVIII^e siècle). Tout cela sans pouvoir réagir, sans pouvoir vous extirper de cet endroit où tous vous foulent et vous massacrent sans vergogne (mais sans haine aussi, je vous rassure), sans pouvoir hurler pour vous faire reconnaître. Est-ce que, en de telles circonstances, vous ne seriez pas extrêmement malheureuse ?

thaumaturge : Qui fait des miracles.

Étiopathes : L'étiopathie est un terme qui provient des mots grecs "etios" qui signifie cause et "pathos" qui veut dire souffrance. L'étiopathie s'inscrit dans la tradition des rebouteux.

Karkandji : L'oseille de Guinée, utilisée comme plante alimentaire. Elle est souvent appelée karkadé, venant du nom arabe «karkandji». Le karkadé est une plante à plusieurs usages, dont seule l'utilisation des feuilles et des bractées est connue.

Ellébore : Certaines espèces étaient employées autrefois en médecine pour leurs vertus purgatives ; dans l'Antiquité, on croyait les hellébores propres à guérir la folie et la mélancolie.

Mire : Au Moyen Âge, un mire est un médecin, un chirurgien, ou encore un apothicaire. On appelait indistinctement mire ceux qui exerçaient ces trois professions. Le féminin du mire est une mirese.

Sabir : Un sabir désigne une langue née du contact entre des locuteurs parlant des langues maternelles différentes placés devant la nécessité de communiquer.